

de menacer la liberté de l'enseignement, d'alarmer les intérêts conservateurs, de pratiquer la politique jacobine, en un mot, les phalanges dociles à la direction de MM. Viviani, Brisson et Léon Bourgeois, l'entouraient de leurs rangs pressés. Cependant, à certains jours, M. Waldeck-Rousseau, obligé de respecter, au moins officiellement, les traditions gouvernementales, et de résister à des exigences aveugles et excessives, se voyait dans la nécessité de perdre momentanément l'adhésion des socialistes et des radicaux. La situation était difficile. Mais M. Waldeck-Rousseau, très habile manœuvrier, donnait un coup de barre à droite et prononçait un discours conservateur. Immédiatement les amis de MM. Méline et Ribot, et parfois même de MM. Piou et de Mun, venaient à la rescousse du cabinet en péril et lui faisaient doubler l'écueil. Cela est arrivé à maintes reprises. Au début de la précédente session, lors de l'interpellation Sembat, les socialistes ont voté contre le ministère; mais les progressistes l'ont appuyé et il a triomphé. Lors de l'emprunt chinois, c'est une fraction des droitiers et des progressistes qui a donné la majorité au cabinet. Les républicains modérés ont également tendu la perche aux ministres dans le débat sur les fonds secrets. De sorte que M. Waldeck-Rousseau, inclinant tantôt — et le plus souvent — à gauche, tantôt à droite, s'est maintenu au pouvoir grâce à sa supériorité d'équilibriste. Il est certain que l'opposition a manqué plusieurs fois l'occasion de renverser le gouvernement. Et cela montre que le régime parlementaire n'est pas encore parfaitement compris en France. Quand un ministère est foncièrement mauvais, comme le ministère Waldeck, il ne sied pas à une opposition de le sauver en jouant le rôle de dupe. Il faut aller au but sans se laisser arrêter par des prétextes ou des comédies. Lorsqu'un cabinet néfaste est lâché par une partie des scélérats qui font ordinairement sa force, il faut savoir profiter de cette chance et trouver une formule qui per-